

Rédaction et Administration
164 RUE SAINT-DENIS
MONTREAL
Téléphone: Est 893
Atelier: Main 7309

LE MATIN

Abonnements par la Poste :

Un an \$ 2.50
Six mois 1.50

Adresser toute correspondance.
Le MATIN, 164, S-Denis, Montréal

Redigé en collaboration.

POLITIQUE ET LITTERAIRE

Le sviv vn chien qvi ronge l'os.

VOL. II—No 22

MONTREAL, SAMEDI, 24 JUIN 1922

Le Numéro 5 sous

LA SAINT-JEAN

Nous ne pouvons, aujourd'hui, regarder l'avenir avec le même optimisme qu'autrefois.

Autrefois, nous avions des chefs, nous avons aujourd'hui des hommes d'affaires, des managers. Autrefois, nous avions Mercier; aujourd'hui, nous avons une bande de baise-la-plastre, arrogants, puissants qui tendent à rabaisser le niveau de la vie publique.

Nous avons des exemples, nous aurons aujourd'hui des scandales si nous pouvons être scandaleux.

Nous avons aujourd'hui des menteurs publics, des *scheemers* avérés qui conduisent le troupeau.

Nous avons l'éternel bouffi, le fat et le plaigneur qui pose au grand homme et fait du népotisme.

Nous avons l'homme caoutchouc, l'ami des trusts, l'opportunisme, l'homme de toutes les grosses combines et qui prétend servir le peuple, comme si l'on pouvait servir deux maîtres.

Nous avons l'avocat véreux qui *encaisse* tout sans rien dire, le valet doré des monopoles. Le menteur dont on ne peut même pas croire le contraire de ce qu'il dit. Nous avons parmi ceux qui doivent donner l'exemple, ceux qui sont notre appui moral, des hommes louches, aux moeurs louches, qui, emmitoufflés et parfumés, roulent en limousine devant les faubourgs ébahis.

Nous avons le fanatique, le crétin, l'étriqué, le trillard (lui aussi) de la vérité, estampille officielle du patriotisme, dédaigneux de tout effort qui vient d'ailleurs que de son voisinage, provincial mesquin, pitoyable dédaigneux qui dégoûterait de la vertu si c'était possible.

Nous avons l'épais, le mouton, le soumis et l'obéissant, la face à grille de tous les congrès, des bonnes oeuvres et de toutes les majorités.

Nous avons deux partis politiques sans honneur, qui s'entendent à merveille pour pressurer,

détrousser et abattardir notre pauvre peuple.

Nous avons les journaux d'affaires, himalayes d'excrements, prostitués titanesques qui se vendent douze fois par année et contribuent par le jaunisme à maintenir la multitude dans les ténèbres et l'avachissement.

Nous avons d'autre part des honnêtes gens qui disposent d'un pouvoir considérable.

Il y a les bergers aux moeurs pures, à la foi austère, mais qu'une cause inconnue empêche non seulement de sévir, mais de donner des directives.

Il y a la bonne presse qui, à force d'intranséance, de méfiance, d'incivilité, d'incompréhension et d'esprit de boutique finit par lasser les meilleures volontés et pousse à la désertion les esprits qui pourraient l'honorer.

Il y a les grands orateurs, les esprits altiers que la foule voudrait suivre, mais qui ne veulent pas descendre chez le peuple dans la crainte puérile d'être traités de démagogues. Il y a les intellectuels qui désertent devant l'hostilité ambiante.

Il y a les masses de bonnes personnes qui ne sont pas dupes et qui disent: *A quoi bon? Laissez faire! laissez passer!*

Ah, si tous ces derniers voulaient se donner la main quel nettoyage il y aurait à faire.

Si la race canadienne-française doit périr sous l'anglicisation ou dans l'abatardissement, c'est d'abord parce que nos chefs nous auront trahis pour quelques titres d'honneurs et quelques trente deniers. Si nous devons mourir, c'est la crasse d'en haut, la crasse des classes dites *dirigeantes* qui nous étouffera.

L'avenir n'est pas rose, mais la jeunesse qui voudra lui faire face connaîtra la gloire et sauvera la nation.

UN VIEUX DE LA VIEILLE.

DE CI, DE LA

LES JUGES On va nommer des juges. Quelques gros avocats, forts en gueule, habileurs et bornés se trémoussent. Ils ont appris un discours à vingt-cinq ans. Ils l'ont débité aux habitants pendant vingt-cinq ans. Ils ont contribué à l'élection de notre patriotique et intelligente députation "libérale". Ils ont fait de la coulisse pour les tripoteurs de fonds publics. Ils ont eu leurs portraits dans la "Presse". Ils se sont enrichis en défendant la veuve et l'orphelin. Ils ont fait beaucoup de pétard. Ce ne sont pas des théoriciens, ceux-là, mais des hommes d'action. Du droit ils savent assez pour confondre un étudiant de première année. Ils plaident peu. Ce sont de grands régleurs de causes. Ils rivalisent d'élégance linguistique et de culture avec un D. A. Lafontaine. C'est ça, que, par hasard et peut-être, sans doute, l'on va nommer juges. D'un autre côté, nous avons à Montréal des gens comme MM. Gonzalve Désaulniers, Antonio Perrault, avocats probes, diligents, éclairés et consciencieux. Ils n'ont pas dédaigné, quand il le fallait, le Forum. Ils l'ont souvent ennobli. Ils connaissent leur droit. Ce ne sont pas des habileurs, leur passé est sans tache, Perrault et Désaulniers seront-ils juges?

LA NOUVELLE MORALE C'est celle de la "Montreal Light, Heat and Power". Quel homme! que ce M. Norris, quel génie! Il n'est pas équitable, déclare ce surhomme, de grever les gros consommateurs au profit des petits. Les petits n'emploient pas assez de gaz, il faut stimuler la dépense de gaz augmentant le taux pour les petits!

Admirable système! En vertu de ce principe les voyageurs pour Vancouver paieront le prix d'un billet de Tramway, tandis que ceux qui veulent se rendre à Cartierville, paieront ce que coûte un voyage à Vancouver. Le petit consommateur paie pour le gros, le pauvre pour le riche.

Le peuple voudrait économiser, même le gaz, M. Norris trouve cela injuste! Cher M. Norris!

LE MAIRE MARTIN Chaque fois que Son Honneur le Maire poursuit quelqu'un en diffamation, le diffamateur s'en salue à bon compte; quand c'est Médéric qui est poursuivi par un diffame, c'est le contraire qui arrive. Etrange, étrange...

EXPLOIT CONSTABULAIRE Au commencement de cette semaine, deux pochards, petits et piteux, étaient appréhendés au coin des rues S-Denis et Ontario. Ces deux infortunés étaient flanqués de deux ou trois constables. La foule regardait. Puis arriva le panier à salade portant trois ou quatre agents. Une demi-douzaine de gents pour arrêter deux nains, un panier à salade quand le poste No 4 est à quelques pas, c'est un peu fort, messieurs.

PAUVRES ANIMAUX Si je vois un cheval en sueur, les épaules galeuses et saignantes, les pattes écorchées, la langue pendante, l'arrière-train zébré de coups de fouet et si je vois ce cheval s'abattre, un pressentiment m'avertit que la bête appartient à la "Canadian Transfer". Ses charretiers, grands tombeurs de chevaux, sont incapables de les relever. Si vous leur donnez un coup de main, ils ne vous disent même pas merci. Il se contentent de vous dire que le cheval est malade. On se serait à moins. Quels animaux que ces charretiers.

LE MONUMENT TACHEMENT Le monument du Cardinal Taschereau dont M. Vermare a décroché la commande nous apparaît, plus on regarde la maquette primée, comme un rare chef-d'oeuvre de mauvais goût. N'allez pas croire qu'il n'y a que les poires dans ce pays, M. Vermare. Votre monument (à part le drapé de la cape) est complètement infect — et vous le savez M. Vermare — et vous n'osiez pas présenter ce pain de sucre enguirlandé, obscène à la commune de Folly-les-Oies (Seine). Ne signez pas ce monument M. Vermare, c'est un article d'exportation.

SIMPLEX.

EN RELISANT LUCRECE

Lucrèce (Carus) serait né, on le sait, 94 ans environ avant J.-C. et se serait empoisonné à l'âge de 44 ans, c'est-à-dire il y a environ 1966 ans.

Je viens de relire par hasard son poème "De rerum natura" — De la nature des choses, dédié à son ami Memmius, et je n'ai pas pu m'empêcher d'admirer ce génie. Parmi quelques erreurs scientifiques bien pardonnables, si l'on n'oublie pas l'époque à laquelle il écrivait, telle que celle d'affirmer que le soleil n'est pas plus gros qu'on le voit, il soutient sa théorie des atomes qu'il a fallu des siècles pour admettre.

L'axiome fondamental de son système est: *Rien ne sort du néant, rien n'y retourne.* N'est-ce pas là le *Rien ne se perd, rien ne se crée*, de Pascal, affirmé déjà 50 ans avant Jésus-Christ?

Tous les corps, affirme Lucrèce, sont composés d'atomes de formes diverses, infiniment petits, indivisibles, éternels, doués de mouvements très rapides, s'attirant, se repoussant, se combinant, créant ainsi des mondes nouveaux qui croissent et disparaissent.

Etait-il bien loin des ions et des électrons relativement nouveaux? Lucrèce n'a-t-il pas devancé Pasteur avec ses infiniment petits? Lucrèce admet l'existence d'une âme corporelle qui anime le corps sans y être mêlée et dont "l'esprit" est l'énergie essence. Il rit de la métépsychose, il affirme que l'enfer n'est qu'une allégorie.

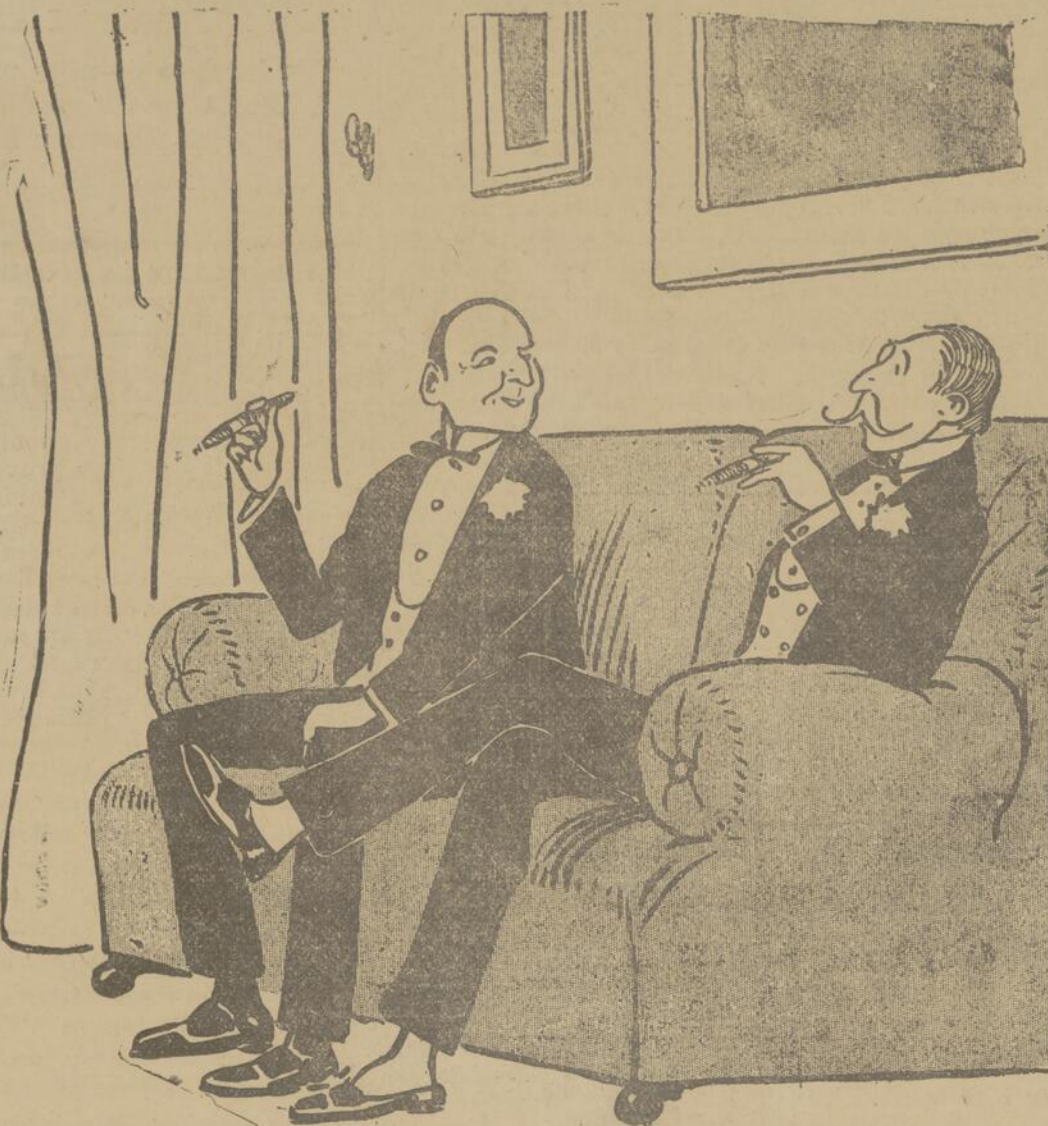
N'y a-t-il pas dans ces pensées de Lucrèce l'idée première, le soupçon de ces forces psychiques qui intriguent actuellement savants et spirites?

Lucrèce affirme que le monde n'est pas d'essence divine et qu'en raison même de ses imperfections il ne peut être l'ouvrage des dieux. Il ajoute que les cyclones, les orages, la foudre et toutes les perturbations maritimes ou terrestres, éruptions volcaniques, comètes, aéroïtes, météores, etc., ont tous des causes naturelles.

"Et les rois superbes, ne les voit-on pas se coller avec effroi aux statues des dieux, craignant que l'heure formidable ne soit enfin venue d'expier quelque action infâme, ou quelque orgueilleuse parole?" (Livre 5).

N'a-t-il pas dénoncé les tartuffes; (suite à la page 4)

LA SAINTE-ALLIANCE



Le libéral — Les progressistes s'agitent: il est temps, je crois, de montrer que nous sommes unis. Le conservateur — En effet, cette racaille devient menaçante. Vous pouvez compter sur moi.

BILLET DU SAMEDI NOS BONS REFORMATEURS

Le juge Lindsay, de la cour juvénile de Denver, a condamné un jeune homme de 19 ans à 30 jours de prison pour un léger délit quelconque. Ce qui a attiré sur ce jeune homme la sévérité du juge n'est autre chose que sa coupe de cheveux. Ce jeune aurait fait des études psychologiques et il a la conviction que les "bell-bottom trousers" ainsi que les "ruff back sleek hair cuts" sont les indices certains d'une moralité douteuse.

J'abonde dans les mêmes idées. L'élégance outrée n'est plus l'élégance, car l'élégance réelle est sobre, et les jeunes dames aux jupes trop courtes et aux corsages trop épanouis sont généralement celles qui aiment qu'on leur propose de les deshonorer.

Mais le juge Lindsay espère-t-il qu'un séjour de 30 jours dans les geôles de Denver aura quelque influence sur le caractère et la morale du jeune condamné? Quelle erreur! Oublie-t-il, ce bon juge, qu'il existe des personnes animées des meilleurs sentiments, je le veux bien, personnes qu'on appelle les réformateurs, et qui empoisonnent la civilisation de l'Amérique du Nord? Ce sont ces personnes pieuses, pêtées de bons sentiments, de bonnes intentions, et de moral, dont le coeur s'effrite à la vue de l'inconduite et de l'immoralité de l'humanité, qui veulent la prohibition totale, les "blue laws", la suppression du tabac, celle des vices animés, des pique-niques ou des parties de pêche le dimanche parce qu'ils sont impossibles les autres jours, la fermeture des théâtres, etc., etc.

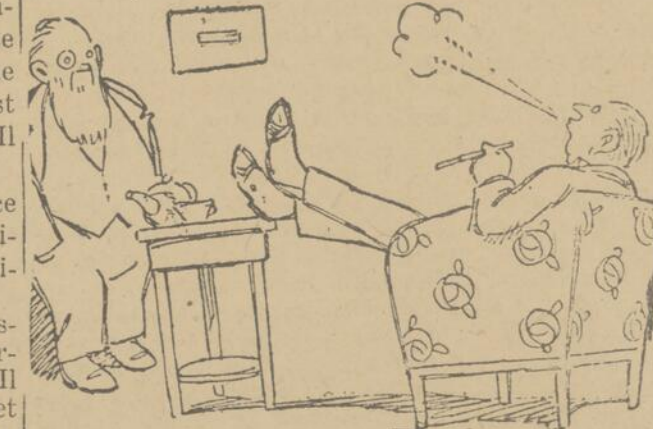
Ils veulent tant réformer, ces bonnes personnes ou cœur tendre qui lésinent sur les gages de leur bonne et se soustraient aux aumônes, que leur sollicitude émue s'étend jusqu'aux prisonniers pour lesquels ils ont un penchant spécial. Et ils ont la bonne méthode pour réformer, comme d'habitude, d'ailleurs; demandez-le au juge Martin, de la Cour Suprême des Etats-Unis.

Les mêmes vices animés qu'ils ne peuvent impatiemment tolérer qu'avec accompagnement d'une ignorante censure, sont offertes gratis aux fervents malheureux de la pince monseigneur. Les parties de baseball, si nécessaires au développement intellectuel des bandits, sont jouées avec enthousiasme dans les cours des prisons sous l'œil humide des réformateurs qui, ne trouvant pas l'enthousiasme suffisamment exalté, ont eu l'idée géniale de choisir parmi les élèves des écoles, les plus capables pour aller jouer avec ou contre les cloîtrés par force, auxquels ils apportent un peu d'air du pays.

... au parfum enchanteur
Dont chaque brise est comme une petite sœur.
(pour plagier Cyrano.)

Le contact de ces jeunes étudiants avec les vieux chevaux de retour est sain, noble, délicat,

L'ELECTEUR ET LE DEPUTE



—Comment se fait-il M. le député, que vous autres libéraux, quand vous tenez des conventions adoptiez toujours des résolutions libre-échangistes et qu'une fois au pouvoir vous devenez protectionnistes?

—Fier et intelligent électeur, dans les conventions les théoriciens dominent; au gouvernement ce sont les hommes d'action...

—Les actionnaires, quoi!

EN MARGE DU PROCES DELORME

Réflexions d'un spectateur

Sommes-nous fous? — Ce qu'en dit Erasme. — La felure du vase de Sully-Prudhomme. — Le docteur Dérôme et la boîte à Pandore. — Les loges. — Témoins, avocats et jury. — Construisons-nous des cabanons.

Depuis que les aliénistes et les témoins du procès Delorme ont étalé devant le public, les trésors de leur vaste érudition ou de leur spirituelles observations sur le prévenu, on s'interroge avec inquiétude:

—Est-ce que moi aussi je n'en aurais pas, un grain? La démence est évidemment endémique dans le Québec. Tous en offrent des prodromes infaillibles, le grand parleur qui accroche par le bouton de votre habit pour vous *emplir* de ses balivernes est un dégénéré. Le baise-la-plastre agenouillé devant son coffre-fort — tabernacle où repose son dieu — est sûr pour la Longue Pointe. Le mari confiant qui vante à tous la vertu de son épouse à ses amis intimes n'a évidemment pas inventé ce qui fait: pouf! Méfiez-vous de cet exalté qui crie son amour aux étoiles, de cet amant qui embrasse les pieds de sa belle avec un délectation du sens olfactif, comme s'il aspirait le parfum d'une gerbe de foin; ils ne sont pas tous là. Fuyez aussi les mesureurs de pied — je ne parle pas des cordonniers, gens sages — mais des poètes: ils battent la campagne, le pavé, et souvent leur femme. Eloignez-vous des vantards qui nous abrutissent du récit de leurs exploits cynétiques, de leurs innombrables bonnes fortunes, méfiez-vous de ces discoureurs qui sautent sur tous les sujets; il leur manque à tous un bardeau... Erasme dans son *Eloge de la Folie* ne dit-il pas: Que voit-on chez les hommes qui ne sont marqués au coin de la Folie. Tout se fait par des fous devant d'autres fous. S'il en est un qui veuille protester contre tous, je lui conseille comme Timon, d'émigrer dans un désert pour y jouir seul de sa sagesse... Je ne parle pas de Minos et Numa qui tous deux gouvernèrent par des inventions fabuleuses la sottise multitude. C'est à l'aide de ses niaiseries que l'on fait mouvoir cette orme et puissante bête qu'on appelle le peuple.

Misère de misère, c'est à s'arracher les cheveux! Et moi-même, est-ce que j'en suis indigne? Je me crois plus fin que ceux de mon entourage... mais ils sont tous ainsi: *Sans me vanter, je suis le phénix des bêtes de ces bois* se disent-ils dans leur fort intérieur. Il me semble que je déménage à mon tour. Je me surprends la tête perdue dans les nuages. Le rêve de régénération universelle, de paix possible, entre des hommes qui se haïssent, de progrès quand le monde va à reculons, de bonté, de miséricorde quand je sais

fort bien que faire du bien à un vilain, c'est se faire cracher sur les mains. Je parle raison à ceux qui n'en ont pas, je poursuis la chimère de la fraternité universelle, je veux embrasser ceux qui ont les dents sortis pour me dévorer, j'aurais besoin de me traiter, moi aussi, à l'ellébore car je suis aussi loufoque. Depuis le bébé qui fait son gou! gou! et rit sans cause en se suçant les ongles jusqu'au vieux marcheur qui court les orléettes à grosses jambes de la rue St-Laurent, nous venons de le constater avec désespoir, nous avons tous au cerveau la felure du vase de Sully-Prudhomme: le moindre heurt et son contenu s'épanchera et il faudra nous passer la camisole de force. Le docteur Derome a ouvert la bouche, c'est comme s'il avait ouvert la boîte à Pandore. Tous les maux de l'esprit en sont sortis. Nous sommes universellement marqués pour les loges... Autrefois nous n'avions à redouter que celles de l'Emancipation, des Coeurs-Unis et des Old-Felows mais celles de Beauport, de St-Jean-de-Dieu, de Verdun hantent maintenant notre imagination. Si tous les fous, logiquement, obtiennent le paradis ils n'ont pas ici le même destin. Il en est qui passent en cours d'Assises, d'autres avec la même branche atteignent au sommet des honneurs. Du génie à la folie, la cloison n'est pas étanche. C'est ainsi qu'à certains moments, ce n'est pas Delorme qui paraît aliéné mais bien plutôt les témoins ergoteurs et pédants qui s'embrouillent dans leur discours, les avocats qui s'amuse à fendre des cheveux en quatre. Et que dire de ce jury somnolent qui baille à se dévisser la mâchoire? N'est-ce pas la plus grande aberration de ces gens dits sérieux, que de constituer en juges des personnages aussi drolatiques et dont l'accusé rit sous cape.

L'impression qui se dégage de ce tableau, c'est que ces personnages éminents se sont payés leur propre tête. Seul l'accusé apparaît maître de lui, dédaigneux, hautain, ironique. Il l'avait bien dit: "Bibi est intangible... Bibi s'appelle touche-s'y-pas!" S'est-il trompé?... Il regarde cette agitation avec sérénité, comme on regarde la mer en furie. Toutes ces vagues s'affaieront soumises et obéissantes quand la folle rentrera dans son lit.

Vite, construissez des cabanons pour loger la masse des imbéciles dont Delorme n'est pas!

POLEMARQUE

Poème en prose

Au jour

L'aube bleue, émouvante. Bruit d'oiseaux, roulement des voitures de laitiers. Sifflets stridents vers le fleuve, devers les trains en partance et la tranquillité des rues commerciales.

Et tout cela n'est pas un rêve. Pourquoi, d'ailleurs? On existe, on est ému de l'aube bleue, des oiseaux. Cela n'est vraiment pas extraordinaire.

Non, et cependant, ma Vie: le coeur qui bat derrière moi, ma mie qui dort et devant moi cette autre vie; l'indifférence générale...

Et toute la douceur des parfums de l'aurore, le recommencement de la grande journée; page que malgré moi il va falloir écrire...

Page de la nuit d'hier, page écrite à mon insu, page déjà tournée, aube pâle, attendrissante, regrets inévitables!

Ah! dormir sans remords aux flammes pâles, aux flammes douces, aux flammes bleues de l'aube!

Harold SMITH.

McGill, 21 juin 1922.

CES TAUX REDUITS...

Je veux féliciter J. S. Norris, le gérant général de la Compagnie, pour son culot. Ce qu'il propose n'est pas une réduction, c'est un vol. Il dit que, pour un individu faisant usage de 1,500 pieds de gaz par mois, le prix sera le même qu'aujourd'hui, c'est-à-dire, \$1.85, comprenant l'escompte de 15 sous; et les frais de service. Or, le prix que nous payons aujourd'hui pour 1,500 pieds de gaz est \$1.72 tout compris.

Il y a donc une différence de 13 sous, évidemment non, apparente à M. Norris, mais qui comptera sûrement dans le budget de la majorité des consommateurs de gaz. Pour 2,000 pieds par mois, nous payons maintenant \$2.26, et d'après les derniers changements nous paierons \$2.30.

Est-ce là ce qu'on appelle revenir à la normale?

SAINT-XE.

LE SVIS. VN. CHIEN. QVI. RONGE. L'OS.

Le Matin

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
PARAIT TOUS LES SAMEDIS
REDIGÉ EN COLLABORATION

164, rue Saint-Denis
TEL. EST 893



Le Matin est une tribune libre pour les esprits libres.
Chaque rédacteur est responsable de ses propres articles.

NOS LECTEURS NOUS ÉCRIVENT...

Montréal, 15 Juin 1922

Cher Monsieur et Ami,

Le 3 juin vous avez fait les honneurs de la première page à un article intitulé "Irresponsabilité". Avec l'audace un peu spéciale que confère l'anonymat, l'auteur s'attaque à tous les médecins. A l'en croire nous sommes des voleurs, des assassins jouissant de l'impunité et nous suivons d'un oeil indifférent le convoi de nos victimes.

Le 10 juin, dans la même colonne je trouve la reproduction d'un discours que j'ai fait tout récemment.

Le "Matin", cette fois croit devoir faire un éloge enthousiaste de mon humble personne. Je suis un savant, un héros, un patriote.

Votre attitude, cher Monsieur, me déconcerte un peu, je suis dans la position d'un pauvre diable que des politiciens auraient lapidé avec des oeufs pourris et qu'un samaritain compatissant, accouru sur les lieux, couvrirait de roses au lieu de le laver.

Je me refuse à demeurer dans cet état. Je vous rends vos roses, débarrassez-moi de la malodorante omelette.

Ma science n'a rien de transcendant, mon patriotisme, ne portant pas l'estampille officielle, doit être suspecté; mon courage n'atteint pas le sublime. Et donc ne parlons plus de moi.

Parlons de vous et de votre journal. Si j'ai bien retenu le sens de certaine lettre dans laquelle vous m'invitez à collaborer au "Matin", vous rêvez de faire la guerre aux cuistres et de favoriser la liberté intellectuelle.

Fort bien. On peut s'attendre alors à trouver dans vos colonnes plus d'un mot violent et des opinions très diverses. Mais je ne vois pas clairement comment on peut faire entrer l'article "Irresponsabilité" dans le cadre de vos activités normales.

Je sais ce que vous allez répondre: "Il s'agit d'une simple boutade."

Relisez bien le poulet. Si le ton ne vous en paraît pas trop déplacé mettez-y l'approbation du "Matin". S'il vous scandalise un tant soit peu, répudiez-le.

Tout le monde sera content, surtout votre serviteur. Le seul qui pourrait se plaindre de votre lâchage serait Monsieur "Logic".

Mais là, entre nous, croyez-vous que son orgueil en souffre beaucoup? Il est facile d'encasser quand on porte la cuirasse de l'anonymat.

Je vous remercie pour le témoignage d'estime que vous m'avez offert dans vos colonnes et vous serez reconnaissant de vouloir bien en reporter une bonne part sur mes confrères, qui ne vous ont jamais fait de mal si j'en juge par votre aspect florissant!

Leo E. PARISEAU

N. D. L. D. — Pour lâcher notre collaborateur "Logic" sur cette question, il aurait fallu d'abord être de son avis. Pour le reste, nous sommes absolument de l'avis du docteur Pariseau. — R. M.

Mise au point

Monsieur le directeur,

Au bas de mon article, les "Vivants et les Autres", paru dans votre édition de samedi dernier, vous avez cru devoir ajouter à ma signature ma qualité de président de l'Ecole littéraire de Montréal.

Nul doute que cela ne parte d'un bon naturel. Qui ne serait fier de s'entendre proclamer le président d'une institution dont vous seriez l'un des valeureux membres.

Mais une question grave s'impose à mon esprit, qui me paraît du plus grand intérêt au point de vue journalistique: un directeur de journal a-t-il le droit de modifier, sans la permission de l'auteur, la signature d'un article qu'il accepte de publier?

J'admets que dans le cas présent la liberté que vous avez prise avec moi ne tire à nulle conséquence. Il s'agit d'un article sans prétention à la critique littéraire, qui ne saurait faire grand honneur ni grand tort au journal qui l'accueille non plus qu'à l'écrivain qui le fabrique. Mais, tout de même au seul point de vue exactitude, me faire déclarer à la suite de mon nom, mon titre de président de l'Ecole littéraire, n'est-ce pas, en somme, me prêter une attitude que je n'ai pas prise? N'est-ce pas, en quelque sorte, un accroc (à peine perceptible) à la sainte vérité? N'est-ce pas exagérer la portée et par suite dénaturer le sens de mes affirmations?

Il me plaît, certes, beaucoup que pour votre part, vous n'ayez pas de répugnance à endosser mes humbles remarques. Mais ça n'est pas tout.

Je lis à la troisième page de votre journal: "Le Matin est une tribune libre pour les esprits libres et chaque rédacteur est responsable de ses propres articles."

Malheureux! alors pourquoi, en me faisant partager avec d'autres la responsabilité de mes opinions sur le régionalisme vous êtes exposé et m'avez exposé encore davantage aux plus justes comme aux pires reproches?

Veuillez me croire, Monsieur, votre dévoué collaborateur et ami.

LIONEL LEVEILLE

Le songe de René Bazin

Monsieur Satan, Dieu vous le rend!
Grand merci, monsieur l'Aumônier!
La Fontaine.

M. René Bazin, devant sa table de travail, songeait. Il venait de terminer un nouvel ouvrage: "Les Quatrièmes Oberlé". En écrivant, au bas de la dernière feuille, le mot "fin", il avait soupiré d'aise, satisfait de voir son pensum achevé. Mais, maintenant, l'avenir le tracassait.

Les affaires n'allaient plus. L'éditeur se plaignait. Depuis la guerre il ne vendait presque point de romans de Bazin. Le public leur préférait des ouvrages profanes, des récits militaires composés en argot par des gens qui n'étaient même pas de l'Académie. Des malins comme Henry Bordeaux avaient su s'adapter. Tout le monde n'a pas cette souplesse. Et puis, la vraie clientèle de M. Bazin, celle des jeunes filles de province, le délaissait, le pauvre homme, angoissé, pouvait se demander de quel demain serait fait.

De plus notre auteur, esprit timoré, croit aux préjugés. Or, le matin de ce même jour, en allant acheter le "Petit Journal", il avait cru apercevoir de loin Anatole France. Selon M. Bazin, il n'y a pas de doute: Anatole France, c'est l'Antéchrist, le Malin lui-même, paru sur terre pour la perdition du chrétien. Cela, c'est

EPITAPHE

Pour la Tombe d'Emma Bovary.

A ses humbles péchés, donne en passant l'absoute:
Le mal d'un siècle fut son mal.
Tout l'ennui d'une époque a coulé goutte à goutte
Sur son rêve provincial.

Bandeaux bombés, rose au chignon, elle était toute
La grâce d'un salon claustral.
Son fantôme paré cherche encor sur la route
Les lumières du premier bal.

Fleur pour qui le rucher d'amour n'eut pas une aile
Et qui s'étiola dans l'attente éternelle
Des rayons espérés en vain,

Elle implore de nous un geste de tendresse,
A l'imitation du grand geste divin
Qui pardonne à la pécheresse.

Charles CLERC.

A PROPOS DE LA COCAÏNE LE CALVAIRE DE L'INTOXIQUÉ

En condamnant avec sévérité quelques trafiquants de cocaïne, il semble que les juges de la 10e chambre correctionnelle de Paris aient voulu, écrit le docteur Henri Bouquet, dans le "Temps", montrer qu'ils avaient entendu l'appel lancé de la tribune de l'Académie de médecine, quelques jours auparavant, par MM. Courtois-Suffit et Giroux, en faveur d'une répression énergique de ce commerce éminemment répréhensible. Le danger de la cocaïnomanie a pris, en ces derniers temps, une gravité considérable, démontrée par des chiffres officiels. Aussi convient-il de revenir sur cette communication de deux médecins particulièrement documentés, non pour exposer de nouveau cette extension du mal, pour en dépister les causes ou insister sur la nécessité d'un remède prompt et efficace, mais, suivant le vœu de ces auteurs, pour "instruire la jeunesse, mettre le toxicomane de demain en face des dangers qui l'attendent, lui montrer la vanité des rêves qu'il cherche et la déchéance qu'il se prépare".

Aux paradis artificiels dont tant d'appelés tentent de s'ouvrir les portes, les rares élus ne jouissent que d'une félicité transitoire. Malheureusement, il est fréquent qu'elle se manifeste dès les premières tentatives. Contracté, en général, soit par recherche de la sensation rare et trop vannée, soit par curiosité pure, soit surtout par imitation, le vice cocaïnique n'échappe pas à cette loi. Mise à part, la première prise ou la première piqûre, souvent aussi désagréable que la première cigarette, que tant d'autres suivront cependant, les débuts de l'intoxication sont attrayants; ils apportent à l'initié une ivresse légère, proche parente de celle que fournit l'alcool, et parfois une lucidité particulière, une activité physique et intellectuelle qui ne manquent pas de charme. Mais aux doses minimes qui les procurent, aucun ne saurait se limiter. Il n'est pas d'intoxication de ce genre où l'"état de besoin" se fasse plus rapidement sentir; il est créé souvent en quelques jours. Etat de besoin, c'est-à-dire nécessité absolue, impérieuse, de continuer à user du poison et à en accroître perpétuellement les doses, car celles par quoi on a débuté se montrent vite insuffisantes. Dès lors, les sensations changent d'allure, le bien-être original fait place à toute une série de manifestations pathologiques qui vont se dérouler d'autant plus implacablement que l'intoxiqué cherchera sans cesse à les faire disparaître et demandera à ce qui le tue de lui rendre le calme perdu et le bonheur si tôt évanoui.

C'est d'abord l'exagération de cette excitation qui jusque-là était modérée et agréable. Le cocaïnomanie devient irritable, agité, ba-

chevet, les battements de son coeur se précipitent, ses oreilles bourdonnent, cependant que son appétit disparaît, que sa vue baisse, que son sens moral s'affaiblit. Phénomènes encore supportables, mais que suivent de près les hallucinations, révélatrices des désordres les plus graves. Tous les sens y prennent part, et dès l'abord, leur gravité est évidente. Sous sa peau anesthésiée par places, le cocaïnomanie sent courir des bêtes que, fiévreusement, il cherche à capturer. Des animaux étranges, grotesques ou terribles, s'agitent autour de lui et l'assaillent; des scènes invraisemblables passent devant ses yeux, il contemple des théories de personnages imaginaires parmi lesquels il se retrouve parfois lui-même. On chuchote à ses oreilles, on l'accuse, on le menace, on le poursuit. Il se barricade chez lui pour échapper à ces ennemis insaisissables ou s'enfuit dans les rues, au hasard, pour se soustraire à ces terrifiantes hantises. Bientôt les délirantes démenées s'installent, l'infortuné a perdu tout sens moral, toute conscience. Glissé aux pires dépravations, il pense au suicide, il songe à tuer ceux à qui il attribue les tourments de sa vie douloureuse. Il est devenu un danger pour lui-même, un danger pour ceux qui l'entourent, un danger pour ses descendants, car, même avant d'arriver à cette phase de déchéance mentale, il a pu procéder des tarés et des idiots.

Et pendant que se déroule cette suite d'accidents psychiques ou sensoriels, les organes les plus essentiels de l'économie sont viciés dans leur fonctionnement. La circulation est la première atteinte; la nutrition suit de près, les forces disparaissent, l'émaciation devient considérable, et c'est la plupart du temps une loque humaine que recueillent les hôpitaux, les asiles ou les maisons de santé où l'on s'efforce, trop souvent en vain, de sauver ce pauvre être déchu qui s'achemine vers une mort lamentable.

On guérit cependant de la cocaïnomanie, quand on veut bien se soumettre assez précocement à une cure sérieuse de désintoxication; on en guérit même assez vite; mais on conserve souvent pas mal de symptômes désagréables, pas mal de séquelles de cette grande septicémie. Et surtout, combien de ces guéris retournent à leur vice, dès que le prétexte ou l'occasion se présentent! Vies gâchées, cerveaux flétris, santés perdues, tel peut être le résultat d'une heure d'inconscience ou de snobisme, de trop de faiblesse dans la résistance à la contagion. Comme l'alcool, comme la morphine, la cocaïne ne lâche pas facilement sa proie. Nous avons vu ce qu'elle en pouvait faire.

Docteur Henri BOUQUET.

("Le Temps").

ON FÊTE M. GABOURY

Samedi dernier, les employés des Postes ont fêté M. Gaboury, le sympathique Administrateur Divisionnaire du Service Postal, en l'honneur de sa récente promotion.

Le midi, une bourse bien garnie et souscrite de tout coeur, lui fut offerte, et le soir, au Viger, un magnifique banquet a réuni un grand nombre d'employés des Postes venus des différentes villes des Provinces de l'Est.

M. Gaboury est un homme

populaire comme il y en a peu, et ses subalternes ne peuvent se défendre de l'apprécier à sa juste valeur, puisqu'il possède un coeur d'or toujours prêt à donner un coup d'épaule à qui en a vraiment besoin, à rendre service au plus humble de préférence au mieux favorisé et cela, avec un réel désintéressement.

Par ses qualités personnelles d'urbanité, d'initiative, de dévouement, de travailleur tenace, sans cesse sur la brèche, M. Gaboury parti du dernier échelon est parvenu au faite de l'échelle des Postes, et tous s'accordent à dire "ça lui était dû."

Nous nous joignons à ses nombreux amis pour lui offrir à notre tour, nos plus chaleureuses félicitations pour sa haute position si justement acquise.

AVOCATS

Gonzalve Desaulniers

Avocat

92 (est) rue Notre-Dame
Tel: Main 2656

MITCHELL, CASGRAIN & CIE
107, rue St-Jacques.

PERRON & CIE

11, Place d'Armes.

ELLIOTT & DAVID
189, rue St-Jacques, ouest.

BEAUBIEN & LAMARCHE
Rue Notre-Dame, 69, ouest.
Téléphone Est 2205

JACOBS, HALL & CIE
Rue Craig, 42, ouest.

PETER BERCOVITCH
Rue St-Jacques, 269.

DESSAULLES, GARNEAU & CIE
Rue Notre-Dame, 12, ouest.

ROLAND MAILLET
Edifice LA SAUVEGARDE
Main 2656

BROWN & CIE
Rue St-Jacques, 148.

FONTAINE & DESJARDINS
AVOCATS

51 St-Jacques. Tél. Main 977

ALBAN GERMAIN, C.R.
92 NOTRE-DAME EST
Tél. Main 901.

HENRY WEINFELD
120, St-Jacques — Main 2396.

LA BANQUE D'EPARGNE DE LA CITE ET DU DISTRICT DE MONTREAL.

Avis est par le présent donné qu'un dividende de deux dollars cinquante cents par action, sur le capital appelé et versé de cette institution, a été déclaré et sera payable à son bureau principal, à Montréal, le et après lundi, le trois juillet prochain, aux actionnaires enregistrés jeudi le quinze juin prochain, à trois heures p.m.

Par ordre du Conseil d'administration.
A.-P. LEPERANCE,
Gérant-général.
Montréal, le 29 mai 1922.

46 NOTRE-DAME OUEST, MONTREAL

L. Ad. MORISSETTE

Dessinateur, Graveur, Imprimeur

EDITEUR d'ouvrages de luxe pour le Clergé et les Institutions religieuses, ILLUSTRATEUR pour le Commerce et la Publicité

COURSES PARC DELORMIER COURSES

REUNION DU PRINTEMPS

26 JUIN AU 3 JUILLET INCLUSIVEMENT

Sept courses tous les jours. Beau ou mauvais temps.



BANQUE DE MONTRÉAL

Capital souscrit \$27,250,000

Fonds de réserve \$27,250,000

Actif Total \$653,869,071.21.

BUREAU DE DIRECTION

SIR VINCENT MEREDITH, BART., Président

SIR CHARLES GORDON, G.B.E., Vice-Président

MM. R. B. Angus

Lord Shaughnessy, K.C.V.O.

C. R. Hosmer

H. R. Drummond

D. Forbes Angus

Wm. McMaster

Lt.-Col. Herbert Molson, C.M.G., M.C.

Harold Kennedy

MM. H. W. Beaulerik

G. B. Fraser

Son Honneur Henry Cockshutt

J. H. Ashdown

E. W. Beatty, K.C.

Sir Lomer Gouin, K.C.M.G.

Gen. Sir Arthur Currie, G.C.M.G., K.C.B.

SIR FREDERICK WILLIAMS-TAYLOR, Directeur-Général

SIÈGE PRINCIPAL: MONTRÉAL

Succursales dans toutes les villes et cités importantes du Canada et de Terre-Neuve. Bureaux à Londres (Angl.), Paris (France), New York, Chicago, San Francisco, Spokane et la ville de Mexico.

Correspondants dans toutes les parties du monde.

DENTISTES

Docteur Edouard Latour

Chirurgien-dentiste

389 RUE ST-DENIS

Tél. Est 238

2 ST-DENIS

Vis-à-vis le carré Viger

Dr. Martial Durand

Chirurgien-dentiste

Tél. Est 1695 MONTREAL

F. X. LENOIR

MARCHAND-TAILLEUR

161 Rue St-Denis

MONTREAL

Bureau tél. est 9342

Garage Savard

Réparage, storage, lavage

OUVERT JOUR ET NUIT

CHAR DE SERVICE

47 à 55 St-Timothée,

(près Craig), Montréal

LES BELLES FOURRURES DU PRINTEMPS

Nos nouvelles séries contiennent les modèles les plus récents et les plus distingués, depuis la gracieuse petite cravate en taupe jusqu'au luxueux tour de cou en renard ou en vison.

EMMAGASINAGE DES FOURRURES

La maison se charge de l'entretien et de la conservation des fourrures qui lui sont confiées par sa clientèle.

CHAS. DESJARDINS & CIE, Limitée

130, RUE SAINT-DENIS

CHEMIN DE FER DU GRAND-TRONC

Nouveau service effectif le 25 juin 1922.

MONTREAL SHERBROOKE

	Train No 16	32-12	15	
Laisse Montréal...	Tous les jours	Ex. le di.	Tous les jours	
Arr. à Sherbrooke...	8.35 a.m.	5.00 p.m.	8.30 p.m.	
	12.30 p.m.	8.27 p.m.	12.05 a.m.	

	Train No 15	11-31	17	
Laisse Sherbrooke...	Tous les jours	Ex. le di.	Tous les jours	
Arr. à Montréal...	3.15 a.m.	8.05 a.m.	3.00 p.m.	
	7.05 a.m.	11.26 a.m.	6.50 p.m.	

EQUIPEMENT

Confort sur tous les trains.

Char parloir sur les trains 16 et 17.

Sur le train No 15. — Pullman et char parloir entre Sherbrooke et Montréal — peut être occupé à Sherbrooke à 9.30 p.m.

Char parloir aussi sur le train 32-12.

Pour plus amples informations concernant les achats de billets et réservation, etc., s'adresser à

M. O. DAFOR, agent de ville des passagers,

230 St-Jacques, Montréal. Tél. Main 3620.

A. M. STEVENS, agent de billets et des trains de pass.,

No 1 rue Marquette, Sherbrooke. Tél. 88.

17-24-1-8.

H. E. Bourassa Ltée

INGENIEUR MECANICIEN

Réparations générales d'automobiles.
SPECIALITE: Pâtes de rechange, roues d'engrenage et réparations des cylindres.

TEL. LAS. 3345. 1495 NOTRE-DAME EST. — I.N.O.

Achetez

Vos disques et Graphophone des principaux dépositaires de COLUMBIA

Comptant ou à termes faciles

Canadian Gramophone & Piano Co., 248 St. Catherine E.

A. A. GAGNIER, Gérant.

Tél. E. 3539

— "Regarde, dit Lucifer. Vois-tu Paris? Vois-tu les boutiques des libraires? Considère ces piles de livres qu'apportent des chariots. A Londres, à Madrid, à Rome, à New-York, n'observes-tu pas la même chose? Ces millions de volumes que s'arrachent les foules, ce sont tes oeuvres, Bazin. Ces gros navires, là, sur l'Océan, en ont leur pleine cargaison. Tout cela est réel, tout cela continuera de s'accomplir, si tu veux être à moi. Si tu ne veux pas, n'attends plus rien que ta ruine. Accepte ou refuse."

Et M. Bazin regarda s'entasser, par centaines et par milliers de tomes ses oeuvres complètes. Il vit l'édition des "Quatrièmes Oberlé" enlevée d'assaut dans chaque pays; et il sourit.

Alors le Diable plaça les genoux, comme pour s'asseoir sur le rocher; et M. Bazin, qui savait, pour l'avoir lu dans les livres, comment l'on scelle les pactes avec Satan, lui baïsa la fesse.

Ce fut à ce moment-là qu'il s'éveilla, la tête au pied du lit, les oreilles sur l'oreiller, et son bonnet de coton entre ses mains.

PIERRE BILLOTEY.

(Les grands hommes en liberté).

LA VIE SPORTIVE

Ce qu'on a écrit de mieux sur un combat de boxe

Boxeurs

La piste carrée, clôturée de cordes, avait une blancheur d'os au soleil sous la lumière assénée par les lampes électriques. Les gradins du cirque portaient six mille têtes en lignes pâles sur le fond sombre des habits. Au bas de cette colline d'hommes où chaque coude touchait un coude, l'éboule des gens lourds de fortune arrivait sur les chaises à 250 francs. Lord Yousi venu de Londres s'y asséoir, rendit le salut de M. Prat-Hugot qui passait sa vie à regarder courir les chevaux, combattre les boxeurs. Ce voyeur de sports, se tenant assis ou debout pour le spectacle d'un grand nombre d'exercices physiques, atteignait une grande réputation: il était le Sportman. Familier de lord Yousi sur les champs de course, il lui souhaita ici la bienvenue et lui tint conversation en un français littéralement traduit de l'anglais:

Je crois que Pedlar Lawn aura le meilleur de Jef Youno.

Lord Yousi, raide, les bras pendants, et son visage glabre parfaitement immobile s'adossait aux planches de l'estrade. La tête aux cheveux luisants touchait la plus basse des cordes habillées de toile pour empêcher le limage de la peau des boxeurs par le chanvre. A deux angles opposés de la piste, deux serviettes pendaient. Le remuement de la foule qui achevait de se placer sur les gradins donnait le bruit de la mer. M. Prat-Hugot loua la multitude de ce peuple:

Nous devenons sportifs, très, très. Vraiment! Il se courba en ressort qui grince, pour des civilités à des dames, puis serra la main d'un homme jeune, à l'oreille croûtée d'une cicatrice et qu'il définît:

Notre espoir blanc, poids moyen.

Cette manière d'angliciser la français ne décevait pas lord Yousi à une active conversation. Rigide dans l'attitude habituelle à sa dignité seigneuriale et à son métier d'officier de l'armée des Indes, il regardait avec tranquillité les soigneurs au torse mailloté de blanc.

Mac Ofcorse, homme d'affaires de Jef Youno boxeur, salua lord Yousi qui lui serra la main. Mac Ofcorse, à la figure bien charnue et fort rouge, gardait de son ancien métier de champion d'Ecosse, poids lourds, d'épaisses épaules, dont la gauche, un peu plus haute que la droite; son actuelle profession de commerçant de la boxe lui permettait un ventre où il pouvait faire tenir beaucoup de bière brune et de viande saignante. On le surnommait lord Soho-Square depuis qu'il mettait un habit.

Il demanda à lord Yousi: L'avez-vous pris à dix contre quatre? — J'espère, dit le lord, que les garçons mènent un glorieux combat.

De nouveaux feux s'allumèrent dans la constellation des lampes et un grand bruit jaillit de la foule. Pedlar Lawn et Jef Youno entraient dans les cordes. Un peignoir de bain ourlé de crasse habillait Pedlar. Jef avait posé sur ses épaules son pardessus noir d'où sortaient chacun de son coin et poussaient leurs mains serrées de bandelettes gommées dans les gants de quatre onces que tendaient les soigneurs, dont un nègre devant Jef Youno.

Massant le crin dans le cuir, les hommes le reculaient vers le poignet pour en dépouiller le poing. L'arbitre à figure sévère tordait un peu la bouche, comme s'il venait de manger quelque chose qui ne lui avait pas plu.

Avancé au milieu de la piste, il cria: Combat en vingt rounds de trois minutes, gants de quatre onces, entre Jef Youno, soixante-dix kilos cinq cents, Américain, et Pedlar Lawn, soixante-dix kilos quatre cent quatre-vingts, Anglais.

A ma droite, Jef Youno.

A ma gauche, Pedlar Lawn.

Un brouillard de mains qui applaudissaient remua sur les gradins. Les boxeurs se dressèrent nus sauf une braguette rouge pour Jef Youno ceinturé du drapeau américain et blanche pour Pedlar Lawn aux reins noués du drapeau anglais. Debout au milieu de la piste, ils écoutaient le rappel des règles dites à voix basse par l'arbitre. Leurs corps semblaient deux tiges blanches d'où pendaient les bras armés du gant brun. Sur eux n'était aucun noeud de muscles. La force n'était bien évidente qu'aux épaules pleines et au cou où la peau tendue ne laissait sur la chair dure aucun pli. Ils revinrent à leurs

escabeaux où le commandement de "Seconds out!" les laissa seuls sur la piste, chacun dans son coin, assis tranquilles et qui ne se regardaient pas. Au coup de gong, ils se levèrent et les seconds ôtèrent par-dessus les cordes, les sièges. Pedlar Lawn, élastique sur la pointe des pieds, fut premier au centre de la piste où Jef Youno avançait plus lentement. Pedlar fit encore deux pas vifs au-devant de lui et les deux hommes feintèrent par coups inachevés pour attirer la réplique à faux, chacun guettant où passer ses poings entre les poings de l'autre. Le gauche de Pedlar, parti avec une rapidité de détonation, toucha le front de Jef. Les pieds des deux hommes aux gestes mêlés, donnaient aux planches d'une sonorité de tambour, des coups égrenés comme d'un collier de perles agiles et lourdes qui se rompt. Jef, de nouveau frappé en pleine face souriante, reculait la tête, mais brusquement, il se baissa et les pieds rivaient au sol, arrêta de l'épaule Pedlar lancé sur lui. Le coup qu'il lui bourra dans l'estomac fut apprécié au fléchissement des genoux de Pedlar dont la tête pencha en avant. Les deux hommes, joue contre joue, semblaient en accolade et se tenaient les avant-bras. L'arbitre les desserra et passa entre eux. Jef aussitôt se remit en noeud mais Pedlar vivement dégaît, lui frappa le menton du poing droit, en ne lâchant qu'un moment où son coup portait le gant droit de Jef serré sous son bras gauche. Vacillant à ce coup dont l'incorrection fut peu visible par sa rapidité, le martelé, bourré d'une charge où les deux poings de Pedlar alternaient vite, reculait vers l'angle des cordes et s'abritait à ses gants levés devant son sourire. Brusquement encore baissé, il fit butoir, mais le cong conclut cette reprise. La foule battait des mains. Une dame se leva d'une chaise à 250 francs pour agiter vers Jef son gant blanc. Les soigneurs éventaient à la serviette leurs hommes assis qui posaient les bras en croix sur les cordes et respiraient à fond, rafraîchis par l'éponge humide. Un grand bourdonnement venait de la foule.

M. Prat-Hugot s'animait: Trop de corps à corps. L'arbitre ne sépare pas.

Ce propos plut à lord Yousi qui parla lentement un français parfait:

Nous venons de voir un combat laid. Les Américains ont abimé le noble art de la boxe. Leurs frappeurs font de la lutte à coups de poing.

D'anciennes gravures nous montrent les champions du temps de la reine Anne, avec les oreilles fendues par les coups taillés, à bras long. Au temps de la reine Victoria, on préféra le coup direct, visé à distance, l'estroc. La boxe c'est le jeu du poing. Les Américains ont inventé l'*in-fighting*, ils se collent et se bourrent. Le combat de près, rien que de crochets, de coups à bras coude, est sans grâce. Frapper n'est pas boxer. L'*in-fighting* est à la boxe ce que le couteau est à l'épée.

Un entraîneur de Pedlar Lawn lui parlait à voix basse. Le boxeur penchait vers lui sa figure glabre blanche, où la bouche se tordait ainsi que pour un ricanement.

Au coup de gong, les gladiateurs marchèrent élastiquement l'un vers l'autre; au moment de s'atteindre, ils restèrent à la garde stricte, le poing gauche avancé faisant une lente menace qui ne s'accomplissait pas. Ils se déplaçaient, comme tournant face à un même axe; leurs corps arqués sur la pointe des pieds semblaient deux arcs tendus pour le jet du bras. S'attaquant par bonds précis dont l'assaili cédait la place, ils ne se frappaient pas. La foule impatiente commençait de crier. Cessant de sourire, Jef Youno parut se résoudre à foncer.

Docile à cette feinte de visage, le poing gauche de Pedlar jaillit de son bond en avant, mais par un écart de tête, strictement exact à l'espace où passerait le poing, Jef évita, et rendit en réplique son dur coup gauche à l'estomac. Lord Yousi allait applaudir à cette perfection, mais Pedlar maintenant bourrait. Les deux hommes se martelaient et leurs talons battaient les planches. La foule hurla son approbation excitée par la rude bataille où durait le sourire de Jef à la figure rouge de sang. Il tomba sur un genou et le bras de l'arbitre commença de compter sur lui les secondes. La dame aux gants blancs, la bouche ouverte, se penchait en avant et M. Prat-Hugot, aux genoux joints, tenait l'ongle de son pouce gauche entre ses dents. Des Américains en habit de soirée hurlaient à l'homme qui portait en ceinture le drapeau de leur pays.

A la huitième seconde, Jef se relevait et reculait, les gants levés devant son sourire résigné. Pedlar, appuyant bien l'attaque, le suivait, collé à sa peau où ses poings laborieux laissaient des marques roses. Le gong arrêta ce violent tra-

vail comme le dos de Pedlar touchait la corde. Le tumulte de la foule approbatrice emplît la salle où la poussière extraite du plancher des galeries par le frapement des pieds, montait en brouillard autour des lampes. Les deux gladiateurs, assis, le dos dans l'angle des cordes dont leurs bras épousaient les deux lignes blanches, haletaient sous l'activité des soigneurs qui, à pleine bouche, vaporisaient sur eux de l'eau froide. Mac Ofcorse massait à l'onguent résineux les articulations de Jef qui fermait les yeux. M. Prat-Hugot s'emportait dans une approbation totale: C'est un magnifique combat!

Lord Yousi parla avec soin: Ce n'est pas leur boxe de rue qui est le plus beau travail, mais ce qui est derrière.

Le Yankee ne se bat pas qu'avec ses poings. Il mène une longue ruse. Pedlar Lawn cogne trop et perd son souffle. Je ne peux pas aller le lui dire, ce ne serait pas loyal.

Il formula la loi du combat probe: Let the men fight their own fight.

Le gong remit lentement debout Jef au sourire tenace. La pâleur de Pedlar força le couleur rouge de sa paupière droite gonflée. Il approchait vivement cherchant le coup dur qu'il voulait loger à toute volée du poing droit sur le coeur de Jef qui reçut le choc sur son coude baissé au temps exact. Profitant du pied gauche de Pedlar venu entre les siens Jef y appuyant son pied droit le fixait au sol pour battre du poing le menton de l'homme piégé. Ce coup interdit, vu par l'arbitre qui passa entre les deux hommes, sembla moins assommer Pedlar que lui fournir la rage de sa revanche qu'il chercha furieusement et dans le noeud serré du corps à corps frappa de la tête au visage de Jef, puis du coude à l'estomac. Jef cherchait appui sur lui, se remettant à lui tenir les bras après chaque commandement de l'arbitre auquel, docilement, il obéissait, lâchant l'homme, puis aussitôt revenait s'appuyer sur lui. Du poing droit, il se bourrait les reins. es hurleurs conseillaient à Pedlar:

Dégage! Il l'essayait mais n'y réussissait pas, tous-jours promptement bouclé par Jef qui semblait fuir dans tee brai le coup de grâce.

Jef a laissé Pedlar avoir trop confiance en soi et i a frappé sur cette confiance. I ne faut jamais croire trop tôt à une victoire. Pour qui y croit e repos commence et l'homme qui se repose en esprit est perdu. Jef s'est laissé marquer la figure pour avoir devant lui un homme triomphal. Rien ne tombe vite comme un homme triomphal. Il ajoute l'effronterie de son espoir au ioup de son adversaire. Quand Jef a sorti, pour frapper Pedlar, sa forie patiente, il lui a touché l'esprit. Au deuxième coup, il n'avait plus que le corps à pousser. Les hommes forts savent ne jamais triompher. Qui triomphe est vaincu par sa victoire. Il n'y a point de pire ennemie de l'homme que la satisfaction, l'ignoble satisfaction.

Sur les épaules de ses porteurs hurlants, Jef souriait nans la gloire brève et violente ies boxeurs, sous les grands globes électriques graves comme des astres.

Pierre HAMP.

EN RELISANT LUCRECE

(suite de la page 1)

"La piété ne consiste point à être vu sans cesse tournant un front voilé devant une pierre, à s'approcher de tous les autels, à prosterner son corps abattu sur la terre, à étendre ses mains ouvertes vers le sanctuaire des dieux, à inonder l'autel du sang des animaux, à enchaîner les vœux aux vœux, non: celui là est pieux qui sait tout envisager d'une âme tranquille." (Livre 5.)

Ainsi, 50 ans avant Jésus-Christ, sans télescope, microscope, ou autre instrument, ignorant l'électricité, par la seule force de sa raison, Lucrèce, en philosophie comme en science, prévoyait, devinait ce qu'il a fallu des siècles pour prouver.

Et il lui fallait, lui aussi, dès cette époque, lutter contre la Tradition, qui n'est, suivant le professeur A. Policard (1) que la paresse à changer une habitude ou l'incapacité d'avoir des idées. Et après Lucrèce, il nous a fallu attendre 1600 ans pour avoir Pascal et Galilée!

LOGIC

(1) Leçon inaugurale du cours d'histoire de la Faculté de Médecine de Lyon, faite le 1er mars 1920, par le professeur A. Policard.

LES BOXEURS AMERICAINS SE BAT-TRONT AU JAPON

La boxe est un sport qui s'étend rapidement à travers le monde civilisé. Avant la guerre, la France était virtuellement le seul pays, ne parlant pas anglais, où le gant était à la mode. Maintenant toute l'Europe semble aimer ce jeu. Même les Allemands et les Danois ont leur propre champion.

Le Japon et la Chine sont les dernières contrées à prendre un intérêt dans la boxe. Récemment des boxeurs américains laissèrent la côte du Pacifique pour le Japon. Parmi eux était Spider Roach, le plus léger poids de la Californie, qui était dirigé par Billy Gibson à New-York; Young Ketchell, de Los Angeles, et Togo Koryama, un Japonais américanisé, poids léger. Roach et Koryama se mesurèrent à Tokio, pendant que Ketchell rencontrait un autre Japonais qui a appris à boxer en Californie.

Les Japonais prirent grand plaisir à voir les boxeurs, mais n'entendent pas que l'un des leurs puisse être renversé.

C'est très bien si un Japonais a le dessus sur un Américain, mais les orientaux n'ont pas fait grands progrès dans le métier de la boxe.

Généralement, un boxeur américain, qui visite le Japon reçoit des instructions de ne pas être trop rude, ce serait de tuer l'oise pour avoir les oeufs d'or. Poids plumes, poids légers sont les bienvenus de l'autre côté, mais il n'y a rien à faire pour poids moyens et poids pesants. Les Japonais sont petits et ils n'ont pas de poids lourds.

SAINT-VALIER vs CHAMBLY

Le St-Valier n'a pas joué dimanche dernier à cause de la pluie, il recevra dimanche prochain à St-Bazile le Grand la visite du fameux Chamblly.

La partie qui est d'une grande importance vis à vis les partisans des deux places sera sans contredit une belle exhibition de Base-ball. La direction du St-Valier comme de St-Bazile invite tous ses partisans à venir l'encourager en plus grand nombre possible. Il tient aussi à inviter le public de Beloeil, St-Hilaire, St-Bruno, St-Hubert et tous les partisans du Chamblly. Une estrade pouvant contenir au-delà de 300 personnes est à la disposition du public en général. Le train part de Montréal à 12.10 P.M. à la nouvelle heure. Le St-Valier est libre le 1er. Juillet, jour de la Confédération et est prêt à visiter tout club Amateur de la province. Libre aussi pour le 9 Juillet et quelques autres dimanches en Août. Le St-Valier invite tout club amateur à aller lui rendre visite et particulièrement au Régat de Maisonneuve d'aller comparer ses forces sur un autre terrain que le leur. Pour q'Inf. Georges Lacombe 870 St. Catherine Est. Montréal

LE PROGRAMME AGRAIRE

Les fermiers-unis de la province de Québec, désireux de porter sur les hauteurs le drapeau des traditions que nous ont léguées les pionniers de ce pays en gage de la survivance de la vérité de la justice sur cette terre d'Amérique, et de marcher à la conquête économique essentielle à la poursuite de l'idéal national, présentent à l'électorat le programme politique provincial suivant:

L'ETAT

1. — "Baser le gouvernement de l'Etat sur les principes de la morale chrétienne;
2. — "Protéger les droits par une législation juste et claire, appliquée par des officiers honnêtes, compétents et exempts d'attachés de partis;
3. — "Aider les intérêts en facilitant aux différentes classes de la société, aux classes pauvres surtout, l'acquisition du bonheur matériel, intellectuel et moral;
4. — "Combattre l'Etatisme qui pousse l'Etat à tout administrer, à tout diriger et à tout entreprendre pour des fins politiques.

ADMINISTRATION GENERALE

1. — "Combattre le fonctionnarisme en n'acceptant dans les services publics que des employés qualifiés et en les rémunérant raisonnablement;
2. — "Soustraire l'administration de la justice à

l'influence de la politique, rendre l'accès aux tribunaux plus facile, simplifier la procédure afin d'assurer l'expédition rapide des procès;

3. — "Soustraire la législation à l'influence des capitalistes omnipotents et des trusts;
4. — "Assurer le respect de l'autonomie des municipalités, des villes et des commissions scolaires;
5. — "Taxer les domaines détenus pour fins de spéculation;
6. — "Assister les institutions de charité sans porter atteinte à leur liberté;
7. — "Exempter de tout impôt les propriétés consacrées au culte;
8. — "Administrer le patrimoine national au profit des Canadiens."

(A suivre)

LES PRIX DES PRODUITS DE LA FERME

Dorénavant les lecteurs ruraux de la "Minerve" — on les compte par milliers — trouveront dans nos colonnes, chaque semaine, les derniers prix du beurre, du fromage, des oeufs et autres produits de la ferme, sur le marché.

MARCHE DU BEURRE

La hausse de la semaine dernière s'est maintenue durant les premiers jours de la semaine. Des commandes pour des quantités considérables sont venues d'Angleterre. On rapporte que 10 à 15,000 boîtes de beurre ont été vendues. Ces transactions ont eu un effet immédiat sur notre marché. On a obtenu jusqu'à 36 3-4 sous pour le beurre No 1. A ce prix, les importateurs anglais n'ont pas voulu acheter et une réaction s'est produite. On espère qu'au cours actuel de 35 sous environ, l'Angleterre entrera de nouveau dans le marché, ce qui maintiendra les prix.

MARCHE DU FROMAGE

L'augmentation des exportations s'est manifestée dans la hausse des prix du fromage, hier, au "Mercantile Exchange" du Board of Trade. Fromage de Brockville: demande 20 sous, offre 17 sous, soit une augmentation d'un sou sur les plus hauts prix payés l'an dernier. 500 colis de beurre de première qualité des Cantons de l'Est s'offraient à 37 sous 1-4 la livre et trouvaient preneur à 36 sous 1-2. 500 meules du meilleur fromage blanc Belleville, Brockville: demande 20 sous, offre 17 sous la livre; 200 livres de vieux fromage blanc du mois d'août 1921: demande 18 sous, offre 16 sous la livre; 100 meules du meilleur fromage de Brockville et 100 meules d'Ingersoll: demande 18 sous 1-2, sans aucune offre.

Aucune offre n'a été faite à 100 caisses d'oeufs de l'île du Prince-Edouard, qui s'offraient en vente à 30 sous la douzaine.

Le pamphlet de

V
A
L
D
O
M
B
R
E:

LES VIVANTS ET LES AUTRES est en vente chez tous les bons libraires.

L'AUTO MEURTRIERE



ATTENTION !

VIENT DE PARAITRE

MON ENCRIER

PAR

JULES FOURNIER

RECUEIL POSTHUME D'ETUDE ET D'ARTICLES CHOISIS DONT DEUX INEDITS.

PREFACE DE M. OLIVAR ASSELIN

VOL. I

Lettre ouverte au prince de Galles. — Adieux à nos vieux bureaux. — Mon encrier. — Une histoire du Ton-Kin — Je les poursuis. — Chez M. L. O. David. — La comète. — Franc-maçon! — Notre députation. — Le "Gouverneur". — Paix à Dollard! — La faillite (?) du nationalisme. — Etc.

VOL. II

De la littérature canadienne. — Sur nos origines littéraires, de l'abbé Camille Roy. — La chaire de littérature de Laval et les Canadiens. — Les Impressions de voyage et le Centurion de M. Routhier. — Journal d'un "découvreur". — Sur la Langue française au Canada, de M. Louvigny de Montigny. — Etc.

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES LIBRAIRIES